

## A sa Majesté le Roy Louis le grand

Sire,

S'il est une occasion de solliciter votre indulgence, c'est la grande témérité de raconter une destinée que gouvernent les jeux de la nécessité et du hasard à travers les époques. Je ne parle point des temps révolus des empires de la Méditerranée que nous lisons dans leurs vestiges, mais de ceux à venir, car ils verront les hommes conquérir la terre entière, les océans, et même la lune et encore par-delà.

Notre Monarque aura bien sujet d'accuser la tournure peu concevable de ma narration. L'aventure advint dans la calèche qui me conduisait à Versailles, après une séance épique à l'Académie. La cervelle rompue par le différend entre les anciens et les modernes de cette docte assemblée, bercé par les cahots du chemin, éclairé par le halo blanchâtre de la pleine lune, je m'assoupis. A l'arrivée, le cocher m'assura qu'il ne m'avait point vu bouger du siège.

Les songes me transportèrent plus de trois siècles après l'illustre règne de notre invincible Monarque. Le château brillait dans toute sa splendeur. Or il se trouvait inoccupé. Point de gentilshommes, point de dames en tenues d'apparat. Point de valets, point de feux dans les cheminées. Point d'écuyers dans la cour, point de chevaux dans les écuries.

Dans les appartements, je me trouvai en compagnie de gens qui déambulaient, vêtus sans lustre, demi-bourgeois et demi-manants, sans étiquette et ignorant les usages de la Cour. Ils admiraient la beauté des lambris des murs et des plafonds. Ils tenaient un langage si confus que j'en compris au mieux la moitié, tant leurs paroles semblaient porter des significations étrangères à celles que nous avons coutume de leur accorder. Cependant, un enfant auquel je répondis après qu'il m'eut demandé mon nom, sauta de joie. Il récita une fable du recueil que la hardiesse me fit présenter pour l'instruction de Monseigneur, le Corbeau et le renard. La modestie me commande de rendre à Esope la gratitude que je ressentis envers la Providence de n'avoir point éteint, après tant d'années, la réputation de son héritage.

Un homme courtois me salua et se présenta comme conservateur du patrimoine. Il raconta l'histoire du royaume jusqu'à l'époque imaginaire qui nous réunissait au vingt et unième siècle. « Le monde, dit-il, révère Versailles comme un monument somptueux et admiré. Le règne du Roy Soleil, le plus long de mémoire d'homme, reste un modèle pour les empires de l'Univers ». Les vertus morales et politiques de sa Majesté avaient donc envoyé aux oubliettes les attaques que la jalousie avait menées contre ses projets audacieux.

A la faveur de son excellente compagnie, je parcourus le château et ses environs. Mes paroles seront trop faibles pour rapporter les nouveautés si surprenantes que je découvris sans trahir leur étrangeté. Je prie sa Majesté de souffrir la hardiesse du dessein de lui en soumettre un bien mince aperçu.

Le château, vide de meubles, devint désert et obscur le soir tombé.

« A l'extérieur, la ville brille de mille feux. Par quelle magie, demandai-je ?

- Par la force de l'éclair qui annonce l'orage, répondit-il, l'électron, du nom que les Grecs donnaient à l'ambre qui crache ses étincelles lorsqu'on la frotte avec un drap. Ecoutez cela ».

La salle s'emplit des sons d'un orchestre. Or elle était vide ! On eût cru que les musiciens se cachaient derrière les tentures.

Au dehors, des machines faisaient grand bruit. Des calèches sans parures, aux formes et aux couleurs incertaines, avançaient sans bêtes pour les tirer. Elles étaient mues par la force du feu et de la vapeur, par le même procédé qui faisait tourner l'automate d'Heron d'Alexandrie.

Les champs alentours avaient cédé sous les assauts des bâtisseurs. La ville s'était répandue comme la peste depuis Paris jusqu'à encercler le château et les jardins. Quelques arpents de forêt subsistaient, où se réfugiaient encore quelques chevreuils, sangliers et renards. Les loups avaient fui dans les montagnes du Caucase. Un vieux chêne conservait sur un écriteau le souvenir des moments que le Prince se plaisait à l'ombre du feuillage à admirer la vallée de la Bièvre.

Comment présenterai-je les autres merveilles les plus extravagantes qui m'apparurent ? Elles eussent comblé vos sujets de plus bonheur et de satisfactions qu'il n'est raisonnable d'en espérer. La vie du royaume paraissait heureuse et prospère. Le climat devenait plus doux. Pas de froid glacial à souffrir pendant les longs mois d'hiver. La plus rare des denrées qui se dégustent à Versailles, le précieux chocolat venu d'outre mer, trônait en abondance dans les échoppes de tous les pays sur tous les continents.

Copernic, Kepler et Galilée avaient ouvert les yeux sur la course des astres et les mouvements des objets. Des cortèges de savants leur succédèrent. Leurs observations et les productions de leur esprit établirent des lois de l'espace et du temps jusqu'à l'univers infiniment grand, et jusqu'au monde infiniment petit. L'industrie domestiqua le feu et la vapeur pour donner leur force à maintes et maintes machines sur la terre et sur les mers. Des engins s'élevèrent au-dessus des nuages et parcoururent le monde plus vite que l'aigle ne fond sur sa proie. Il arriva même que des hommes furent capables de fouler le sol de l'astre lunaire, d'y laisser un drapeau et d'en rapporter quelques pierres.

Dans le monde entier, des peuples aspiraient à l'état démocratique. Certains en approchèrent. Des guerres produisirent des engins capables d'effacer d'un seul trait des villes entières plus grandes que Paris. Elles n'empêchèrent point la population de grandir et décupler.

Or un mal répandait la terreur, mal que le ciel en sa fureur avait inventé pour punir les crimes de la terre. L'industrie et la vanité unissaient leurs forces pour nourrir des desseins si grands que les pyramides des bords du Nil paraîtraient plus petites que des grains de sable.

Les sources de ce mal, puisqu'il faut les appeler par leur nom, le charbon et l'or noir, sortaient en abondance de la terre et du fond des océans et nourrissaient les rêves de puissance. Par leur magie infernale, les gens à leurs blés n'étant plus occupés se pressaient dans des villes immenses que les fermes voisines ne suffisaient plus à nourrir. Dans les prés alentours ne

gambadaient plus ni ânes ni veaux. Vaches, cochons et couvées, enfermés dans des étables lointaines depuis leur premier jour jusqu'au dernier, étaient découpés, les morceaux entassés en paquets dans des charrettes attelées à des machines à pétrole et trainées jusqu'aux marchés des villes.

Le pis était que le climat se réchauffait et faisait aux plantes et aux animaux la guerre. En maints endroits, l'eau venait à manquer. La chaleur brûlante de l'été asséchait les champs, assoiffait les arbres. Les glaciers des montagnes fondaient. Les déserts s'étendaient. Les océans montaient. Des animaux et des plantes disparaissaient à jamais. Les hommes ne mourraient pas tous mais tous étaient frappés.

L'honneur que sa patience m'accorde donne lieu d'espérer que les enseignements de ces songes seconderont la prévoyance de votre Grandeur lorsque l'Académie des sciences créée par le digne et infatigable Ministre Colbert, sollicitera sa protection particulière. Car que peut-on souhaiter d'avantage qu'elle fasse marcher de compagnie les sciences et la sagesse pour commander les relations que l'homme entretient avec la nature, et préserver l'un et l'autre des excès qui ruineraient les bienfaits qu'apporte l'industrie ?

Votre humble serviteur.